

On lâro que sè geinè pas

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 40

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nous-mêmes !... interrompit Grognez en se frappant la poitrine.

Puis il reprit :

— Pardine, c'est ce tonnerre de chameau qui m'a enfoncé mon bugne... Y avez-vous été à cheval sur ces bêtes ?

— Non, Monsieur, pas encore.

— Eh bien, vous pouvez pas vous fidiurer ce que c'est ; on peut pas s'y cramponner ; il n'y a que des creux et des bosses ; ils sont tout vouëtés par places ; ça vous éreinte ; on est tout bé-tuit quand on descend.

Ces paroles soulevèrent un franc éclat de rire dans le café, car tous avaient attentivement prêté l'oreille.

— Mais cela ne vous déplaisait cependant pas trop, fit quelqu'un, puisque vous chantiez : « Qu'on déroule ! »

— Ah ! le coquien, répondit Grognez, je vois bien que vous avez aussi lu c't'affaire... Ça fait rien, on a toujours bien vétiu, qu'en dis-tu, beau-frère ?

En disant cela, il entonna les couplets qu'on venait de lui remettre en mémoire :

Qu'on déroule de nos bannières,

L'emblème respecté ;

Et nos voix fortes et guerrières, etc.

Quelques personnes accompagnèrent au refrain, et la joie s'empara bientôt de tous. La présence de nos deux inséparables fut, ce soir-là, pour le café des *Messageries*, une véritable fête ; jamais ses habitués n'avaient autant ri.

Les heures s'écoulèrent si vite et si gaiement aux comiques récits de Favey et Grognez que la plupart oublièrent complètement d'aller passer leur soirée à la cantine de Beaulieu, comme ils en avaient eu tout d'abord l'intention.

(A suivre.)

Voici un curieux travail de statistique qui, s'il tombe sous les yeux de quelque priseur, le surprendra sans aucun doute, mais n'aura pas, certainement, le pouvoir de lui faire perdre sa funeste habitude.

Un priseur ordinaire a recours à une prise de tabac toutes les dix minutes. Chaque prise avec ses accessoires exige une minute et demie de temps. Or, une minute et demie sur dix font, dans une journée de seize heures, deux heures vingt-quatre minutes et, par conséquent, un jour sur dix, ce qui ôte de l'année trente-six jours et demi.

Si donc on suppose l'habitude du tabac à priser pendant quarante ans, il en résulte que le nez absorbe, chez un priseur, l'occupation de quatre années entières !

C'est beau, la statistique !

Une dame de province avait écrit à une de ses amies de Paris de lui procurer un précepteur pour ses enfants, qui eût toutes les qualités qu'elle désignait

et dont l'énumération ne finissait pas. L'amie, trouvant ces nombreuses exigences exagérées et impossibles à satisfaire, lui répondit : « Chère madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé ; cependant je chercherai encore, et je vous promets que dès que j'en aurai trouvé je l'épouserai. »

Donnez en tout temps de la verdure aux petits oiseaux. — Quand il n'y a pas d'enfants dans une maison, il est rare de ne pas y voir des chiens, des chats ou tout au moins des petits oiseaux. Mais ces hôtes charmants, qui égaient notre demeure, ont besoin d'avoir une table toujours bien servie, qui leur fera oublier leur liberté perdue et conservera leur santé.

Les graines sèches ne suffisent pas, ils ont besoin de verdure et, à défaut de mouton, de seneçon, de laitue, vous leur donnerez des orties fraîches, qui poussent partout, d'abondantes graines, du plantain vert.

En hiver, quand les gelées, le verglas et la neige auront détruit toute végétation, vous remplacerez cette verdure par des cœurs de choux bien pommés et bien blancs.

Ce plat, nouveau pour eux, sera leur grand régal, et vous verrez bientôt vos petits oiseaux, fièrement perchés sur le bouquet de choux, le picotant à l'envi et faisant entendre leur chant de victoire.

C'est une nourriture saine et économique qu'on peut leur procurer pendant toute la mauvaise saison.

On luron que cognâi lè convegnancès.

On certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi été eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met lâo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna serveinta dein onna galéza carrâie que l'aviont fé bâti. Et coumeint l'étion bin à lâo z'ése, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ lo pourro bougro étâi on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzoset et on lâi fasâi portâ l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, traîrè lè maunets su lo pavâ, fochérâ âo courti et fère lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotò, que l'avâi ma fâi quie 'na galéza pliace, et coumeint l'étâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'étâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi étâ tsi leu.

On matin que l'avâi oquiè à demandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpognè lo péclliet et l'eintré tot drâi dein lo pâilo iò la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colère, qu'est-ce que cela veut dire ! Vous savez que je vous ai défendu

d'entrer dans ma chambre sans frapper ?

— Oh, madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

On lâro que sè geinè pas.

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'étâi einfatâ onna né dein onna dzenelhire po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouessè einsauvâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè fiçalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhire, tota ellia dzein eimplioumâie, épouâiriâ, fe on détertîn dâo diablio, que la fenna dè la mâison, que n'étâi pas onco cutchâ po cein que se n'hommo s'étâi réduit on bocon tard, et qu'out'cé brelan, soo que dévânt po vairè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhire, le vâi lo gaillâ que décampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein botsi. Adon le lâi tracè après et lâi criè :

— Arrêtâ ! tsancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mè rebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pi bot et que te-rivè la piauta, ne poivè pas traci bin rudo ; assebin quand ve que l'allavè sè fère accrotsi, s'arrêté franc, et coumeint ne volliâvè pas s'eimpogni avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaiquie ; vo n'ai pas fauta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein repreindrè ma fiçalla !

Et la redétatsè.

M. Camille Pelletan, qui a eu dernièrement l'occasion de voir, en rade, les deux escadres françaises de la Méditerranée, publie à ce sujet, dans le *XIX^e Siècle*, un intéressant article auquel nous empruntons ces curieux détails :

« Je viens d'avoir, sous les yeux, la majeure partie de la flotte pour laquelle la France dépense en ce moment deux cent quatre-vingt millions par an. J'ai eu besoin de voir à l'œuvre, dans notre plus grand port, ce budget de la marine, avec ses rouages administratifs aussi compliqués que toute la machinerie des vaisseaux nouveaux ; et le hasard a voulu que nos deux escadres de la Méditerranée fussent précisément en rade. C'est assurément un spectacle imposant : une impression de force formidable se dégage de cette incomparable réunion de puissances de destruction. Leur caractère étrange saisit d'abord le regard. C'est à peine si l'on recon- nait un aspect de navire dans ces massifs d'acier peint en noir, s'évasant par le bas comme pour s'asseoir plus solidement dans l'eau, et chargés de constructions de toutes sortes, de tourelles, de réduits, de terrasses, de passerelles, d'où jaillissent ces bizarres minarets, hérissés d'artillerie à tous leurs